
TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE QUINZIÈME.

CHAPITRE PREMIER. *Des intérêts et des vues des principales puissances.* Page 1.

SITUATION embarrassante de l'empereur. Il lui fallait diviser les deux couronnes, ou attendre que la minorité de Louis XIV causât des troubles. Il comptait sur l'un ou sur l'autre de ces deux évènements, et se refusait à la paix. Il était bien plus facile au roi d'Espagne de troubler la France et d'en détacher les Provinces-Unies. La Suède ne pouvait traiter sûrement sans garantie; mais l'impuissance de l'Espagne était une garantie suffisante pour la Hollande. D'ailleurs cette république pouvait au besoin compter sur les secours de la France contre l'Espagne; et il pouvait arriver qu'elle aurait besoin des secours de l'Espagne contre la France. Mazarin devait peu compter sur le dernier traité fait avec les Provinces-Unies. Mais si elles paraissent vouloir traiter séparément, il doit leur reprocher leur infidélité et leur ingratitude. Cependant le reproche d'infidélité était peu fondé. Celui d'ingratitude l'était tout aussi peu; et on ne peut qu'applaudir à la Hollande, si elle ne se laisse pas tromper aux artifices du cardinal. Maximilien, duc de Bavière, était dans une position où il ne savait s'il devait se détacher de l'empereur, ou lui rester uni. Les autres princes de l'empire avaient peu d'influence par eux-mêmes, et ne demandaient que la paix. L'empire était sujet par sa nature à bien des variations. Après Louis IV,

la couronne devient tout-à-fait élective. Effets de cette révolution pendant la première période, sous les princes de la maison de Saxe. Origine des comtes palatins, des margraves, landgraves, etc. Privilège des diètes. Prérogatives des rois de Germanie. Ils les perdent presque toutes sur la fin de la seconde période, qui comprend les princes de la maison de Franconie. Pendant la troisième, sous les princes de la maison de Souabe, il n'y a que des troubles. Ces troubles occasionnent plusieurs changemens. La quatrième période est un temps d'anarchie. C'est alors que les évêques et les ducs, qui avaient le droit de première élection, s'arrogent à eux seuls le droit d'élire l'empereur. Pour s'assurer les usurpations qu'ils ont faites, ils donnent la couronne impériale à des princes dénués de forces. Interrègne qui donne lieu à des ligués et à des usurpations. Pendant la cinquième période, les empereurs, occupés de l'agrandissement de leur maison, ou des troubles de l'empire et de l'église, n'ont pu recouvrer les domaines et les prérogatives enlevés à leur couronne. Lorsqu'après tant de révolutions, les princes de l'empire n'avaient plus, dans la sixième période, que des prétentions dont la force seule pouvait faire des droits, les hérésies semèrent de nouvelles divisions. Dans cet état des choses, il était naturel que les membres de l'Empire s'unissent à la France et à la Suède, qui offraient de faire cesser l'oppression. Ils pouvaient compter sur la protection de ces deux puissances, parce qu'elles ne pouvaient s'agrandir qu'en ménageant leurs intérêts. Pour forcer Ferdinand et Maximilien à la paix, la France se propose de porter la guerre dans les états héréditaires et dans la Bavière.

CHAP. II. — *Du traité de Westphalie ou des négociations faites à Munster et à Osnabruck.* Page 22.

Médiation sans effet des Vénitiens et du pape. On n'attendait plus au congrès que les plénipotentiaires des Provinces-Unies. Plénipotentiaires des autres puissances. Obstacles qui retardent l'ouverture du congrès : 1^o pleins pouvoirs qu'on veut trouver défectueux; 2^o artifices de la maison d'Autriche pour diviser ses ennemis; 3^o lenteur des états de l'empire à députer au congrès, comme ils y étaient invités par les plénipotentiaires de France et de Suède. Ferdinand aurait voulu empêcher cette députation. Le mauvais succès de ses armes le force à paraître moins contraire à la paix, et on prend jour pour les propositions. Les Impériaux et les Espagnols demandent qu'on leur restitue toutes les conquêtes. La Suède et la France se bornent à demander qu'on attende les députés des états de l'empire. On les attend en disputant si on les attendra. Malgré les oppositions de Ferdinand, le congrès est regardé comme une diète générale de l'empire. Les Suédois, qui avaient eu de grands succès, paraissaient vouloir hâter la négociation. Mais la France la voulait retarder, de crainte qu'ils n'en retirassent de trop grands avantages. Quoique les deux couronnes alliées eussent des raisons communes pour la retarder, elles consentent à donner leurs propositions. Elles paraissent dans leurs propositions ne s'occuper que des intérêts du corps germanique, et se bornent pour elles à une satisfaction qu'elles n'expliquent pas. C'était le vrai moyen d'obtenir ce qu'elles désiraient. Mais, ne s'expliquant pas sur leur satisfaction, elles n'avançaient pas la paix. Succès des armes de la France. Cependant elle cherchait des prétextes pour ne pas s'expliquer encore sur la satisfaction qu'elle demandait. L'empereur répond aux propositions des deux couronnes, et paraît prendre

pour juge les états de l'empire. Quelle était cette réponse. Les états s'occupent de leurs intérêts qui font naître bien des contestations. Se flattant de tout obtenir pour eux, ils ne paraissent pas s'intéresser à la satisfaction des deux couronnes. Ces deux couronnes n'osaient pas d'abord s'en expliquer l'une à l'autre. Enfin elles se devinent; et, ayant pressenti les dispositions du public, elles déclarent ce qu'elles demandent. La satisfaction de la France devait être prise sur les domaines de la maison d'Autriche. Il n'en était pas de même de celle de la Suède, c'est pourquoi elle souffrait plus de difficultés. Les états déclarent qu'il n'est dû de satisfaction ni à l'une ni à l'autre. Les deux couronnes ne s'inquiètent pas de ce jugement. Le comte de Trantmansdorff tente inutilement de réconcilier l'empereur avec le corps germanique. Il ne réussit pas mieux à détacher la Suède de la France. Il entame une négociation avec cette dernière couronne. Maximilien de Bavière traite aussi avec la France qui lui fait des propositions avantageuses. Quoique la négociation paraisse avancée, tout est encore suspendu. La France temporise pour ménager le duc de Bavière, et pour ne pas donner trop d'avantage à la Suède. Mais, par cette conduite, elle expose l'armée suédoise. Difficultés qui retardaient la négociation commencée entre la France et l'empereur. Le progrès des armées force les Impériaux à souscrire aux principales demandes de la France. Cependant la France ne peut pas conclure définitivement sans la Suède. Elle devient médiatrice entre les Suédois et les Impériaux. Mais plus elle prend de supériorité dans la négociation, plus les Suédois se montrent difficiles. Offres des Impériaux aux Suédois. Les plénipotentiaires français écrivent à ce sujet à Christine qui désirait la paix. Succès de Turenne et de Wrangel. L'Espagne, qui faisait des pertes, négociait lentement avec la France, et pressait les États-Généraux de conclure un traité particulier. Elle feignait de vouloir conserver toutes ses conquêtes, et l'Espagne paraissait ne vouloir abandonner que quelques places.

Philippe IV feint de vouloir céder les Pays-Bas en échange de la Catalogne. Il paraît disposé à conclure avec la France. Il prend les députés de Hollande pour arbitres. La France feint de ne vouloir pas abandonner la Catalogne; et, par cet artifice, Mazarin s'imagine engager les députés à offrir les Pays-Bas. Cet artifice ne devait pas réussir. Les Espagnols font des propositions que la France aurait dû accepter. Pour alarmer les États-Généraux, ils font courir le bruit du mariage de l'infante avec Louis XIV. Raisons des États-Généraux pour conclure leur traité particulier. Ils le concluent; mais ils en diffèrent la signature. Il était impossible aux puissances alliées de conduire leurs négociations du même mouvement. La France, qui se plaignait de la précipitation de la Hollande, était exposée aux mêmes reproches de la part de la Suède. Elle ne pouvait pas exiger que les États-Généraux s'arrêtassent à chaque incident qu'elle faisait naître. Par la médiation des députés de Hollande, tout était d'accord entre l'Espagne et la France, lorsque de nouvelles prétentions de Mazarin rompent la négociation. Alors les députés signent leur traité.

Justification des États-Généraux. La France avait besoin de la paix, parce qu'elle était épuisée, et que le mécontentement général menaçait d'une révolte. Pendant que Servien travaillait à retarder la négociation de la Hollande, d'Avaux hâtait celle de la Suède. Les Suédois ne s'expliquaient pas sur leur satisfaction. Offres qu'on leur faisait. On convient de dédommager, aux dépens des églises, l'électeur de Brandebourg de la moitié de la Poméranie qu'on lui ôtait, et la Suède de l'autre moitié qu'on ne lui donnait pas. Mais le dédommagement devait-il être pris sur les protestans ou sur les catholiques? Fallait-il encore dédommager les églises qu'on dépouillerait? Le comte d'Avaux lève ces difficultés. Campagne de 1647. Les plénipotentiaires étaient d'accord sur les principaux articles, lorsque l'empereur voulut avoir l'avis des députés. Les Suédois paraissent s'intéresser vivement aux

protestans; ce qui met le comte d'Avaux dans une situation embarrassante. On convient de créer un huitième électorat pour le prince Palatin. Par rapport aux deux religions, on convient de rétablir les choses dans l'état où elles étaient en 1624, à quelques exceptions près. On règle la satisfaction du landgrave de Hesse. Les troupes suédoises demandaient une satisfaction. Deux demandes de la France sur lesquelles on consentait encore. L'empereur, qui compte sur des succès, suspend la négociation. Elle est encore retardée par le départ du comte de Trantmandorff, et par le duc de Bavière, qui se rejoint à l'empereur. Mais ce prince la hâta ensuite, au moins par rapport à la France. La Suède avançait plus lentement. Cependant la défection des Hollandais flatte l'empereur de pouvoir diviser ses ennemis. Il se trompait. Départ du duc de Longueville. Rappel du comte d'Avaux. Servien reste seul chargé des intérêts de la France. Le comte de Pegnaranda se retire à Bruxelles. Les députés d'Osnabruck se rendent maîtres de la négociation. Ils deviennent les arbitres des puissances de l'Europe. Chaque puissance voulait que l'on commençât par ses intérêts. Dans quel ordre les intérêts sont traités. Les articles du traité de paix sont arrêtés. Les succès des armées confédérées forcent l'empereur à le signer.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE. I^{er} — *Depuis la paix de Westphalie jusqu'à la paix des Pyrénées.* Page 83.

La guerre civile commençait en France. Les finances étaient dans un grand désordre. Les cris du parlement autorisent les murmures du peuple. Édits bursaux qui soulèvent les corps. Émeute du peuple de Paris. Le coadjuteur est l'auteur d'une nouvelle sédition. La cour s'enfuit à Saint-Germain,

où elle manque de tout. Les rebelles, maîtres de Paris, songent à s'y défendre. Mais on voyait que l'esprit de faction s'éteignait. Le parlement fait des propositions de paix. Elles sont acceptées. Caractère de Condé. Il est arrêté avec le prince de Conti et le duc de Longueville. Leur parti arme. Ils sont mis en liberté, et Mazarin est forcé à sortir du royaume. Condé arme. Louis, alors majeur, rappelle le cardinal, dont le parlement met la tête à prix. Paris ouvre ses portes à Condé. Mais une seconde retraite du cardinal ayant soumis les Parisiens, Condé se retire dans les Pays-Bas, et le cardinal revient. La France s'allie de Cromwel, qui déclare la guerre à l'Espagne. Charles I se conduisait en despote qui croit que toute l'autorité réside en lui. Cependant on était moins choqué de l'usage qu'il faisait de son pouvoir, que du pouvoir qu'il s'arrogeait. Il voulut changer, de son autorité, la liturgie des Écossais. Ce fut alors que l'Écosse se souleva. Quatre conseils se saisirent de l'autorité souveraine. Le Covenant, acte par lequel ils jurent de s'opposer à toute innovation. Charles, qui mollit, consent à convoquer une assemblée ecclésiastique et un parlement. L'assemblée ecclésiastique ordonne de signer le Covenant. On déclare que le parlement doit obéir lui-même à cette décision, et on arme. Charles, qui a besoin de subsides, convoque le parlement d'Angleterre. Mais ce corps veut profiter de la conjoncture pour ruiner les prérogatives de la couronne : et il le casse. Les Écossais armés demandent que le roi prenne l'avis de son parlement d'Angleterre. Se voyant sans ressources, il est forcé à le convoquer. Mais il s'est donné un juge. Les communes recherchent les ministres sur leur conduite, les gouverneurs, les lieutenans. Elles donnent une paie à l'armée écossaise. Elles abolissent tout ce qu'elles jugent contraire à la liberté. Charles fait un voyage en Écosse, où il reçoit la loi. Le parlement licencie les troupes, parce qu'il craint qu'elles ne se déclarent pour le roi. Soulèvement de l'Irlande. Si l'on

avait voulu réformer le gouvernement, on le pouvait alors. Mais le fanatisme ne devait pas se borner à une réforme. Le parlement emploie jusqu'aux impostures pour perdre Charles. Le peuple de plusieurs provinces et celui de Londres offrent leurs services, au parlement. Le parti que le roi conserve dans ce corps est forcé au silence. La guerre commence. Le parlement d'Angleterre demande des secours aux Écossais. Un parlement, convoqué en Écosse sans l'aveu de Charles, fait alliance avec celui d'Angleterre. Alors les indépendans, qui se confondaient avec les presbytériens, se rendaient insensiblement maîtres du parlement. Ils se proposent de forcer les membres du parlement à renoncer aux emplois civils et militaires. Ils réussissent dans ce dessein. Par ce moyen ils font passer toute la puissance militaire entre les mains de Cromwel. Charles se livre aux Écossais, qui le vendent au parlement. Les indépendans, qui ont chassé de ce corps tous ceux qui leur sont contraires, le font périr sur un échafaud. Alors la maison d'Autriche venait d'être humiliée, et la maison de Bourbon manquait du nécessaire. Désordre où se trouvait l'Angleterre. La nation anglaise, devenue plus courageuse et plus entreprenante, avait besoin d'un chef. Elle le trouve dans Cromwel. Cromwel casse le parlement, qui tentait de diminuer son autorité. Il en crée un, composé de fanatiques, qu'il casse, encore. Il est déclaré protecteur par l'armée. Cependant l'Angleterre était formidable au dehors, et Cromwel donne la loi dans le traité qu'il fait avec la France. Avantages que l'Angleterre trouva dans l'alliance de la France. Mort de Cromwel. Traité des Pyrénées. Charles II est rétabli sur le trône d'Angleterre. Les royaumes du Nord font la paix.

CHAP. II. — *Depuis la paix des Pyrénées jusqu'à la paix de Nimègue.* Page. 114.

Quel était le parlement qui rappela Charles II. Bonnes et

mauvaises qualités de Charles. Le parlement, quoique soumis et respectueux, paraît prendre des mesures contre le despotisme. Un nouveau parlement renonce au droit des armes ; mais il ne donne que de légers subsides. Pour fournir à ses dépenses, Charles vend Dunkerque à la France. Il en est blâmé. A la sollicitation des communes, qui lui promettent des subsides, il fait la guerre à la Hollande. Les Anglais, comme les Hollandais, désirent bientôt la paix. Le pensionnaire de Wit venge sa patrie. Paix de Bréda. A la mort de Philippe IV, Louis XIV réclame les Pays-Bas, quoiqu'il eût renoncé aux droits de sa femme. Louis XIV était né avec d'heureuses dispositions qu'une mauvaise éducation avait rendues inutiles. La régente et Mazarin auraient voulu faire durer son enfance, Honteux de ne disposer de rien, il désire de s'instruire : Mazarin le fait travailler avec lui. Après la mort de ce cardinal, il travaille avec ses ministres, qui lui persuadent qu'il sait tout, et qu'il fait tout par lui-même. Il goûte moins Colbert, qui le sert sans le flatter. La France était épuisée. Cependant les courtisans ne parlaient que de la puissance de Louis XIV ; et malheureusement ce fut quelquefois dans des circonstances où ils ne paraissaient pas le flatter. Entretenu dans cette illusion par Louvois, il entreprend de faire valoir les droits qu'il se fait sur les Pays-Bas. Fier de ses premiers succès, il ne songe plus qu'à conquérir et à se rendre redoutable. L'Europe aurait dû prévoir qu'il porterait son ambition sur la couronne d'Espagne. Mais Léopold ne s'occupait que des moyens de régner despotiquement en Hongrie. Les princes de l'empire ne s'alarmèrent pas de l'agrandissement de la France, qu'ils s'imaginaient les devoir protéger, parce qu'elle les avait protégés. L'Italie ne craignait que la maison d'Autriche. Les Hollandais, qui jugeaient mieux, étaient trop faibles et troublés par des factions. Ils craignaient le stathoudérat, contre lequel ils songeaient à prendre des précautions. Le pensionnaire de Wit

avait donné l'exclusion à Guillaume III, qu'il avait élevé. Cette exclusion donnait de nouveaux partisans à ce prince, qui montrait des vertus. Parce qu'il était fils d'une sœur du roi d'Angleterre, de Wit était resté dans l'alliance de la France. Alors il charge de plan, et la tripe alliance, qu'il a méditée, force Louis XIV à la paix. Le traité en est conclu à Aix-la-Chapelle. Louis songe à se venger de la Hollande. La duchesse d'Orléans, qui passe en Angleterre, trouve le roi son frère dans des dispositions favorables au dessein de Louis. Ces deux rois déclarent la guerre à la Hollande. Cette république n'était pas en état de se défendre. Conquêtes de Louis XIV. Troubles qu'elles causent en Hollande. Cette république met toute sa ressource dans le jeune prince d'Orange, qu'elle fait stathouder. L'empereur, qui d'abord avait désiré l'humiliation des Hollandais, fait une ligue contre Louis. Le roi d'Angleterre fait la paix avec la Hollande. Toute l'Allemagne se déclare contre Louis, à qui il ne resté que l'alliance de la Suède. Cependant Louis a de grands succès. Pacification de Nimègue. Causes des succès de Louis dans cette guerre.

CHAP. III. — *Depuis la pacification de Nimègue jusqu'à celle de Riswyck.* Page 140.

Les ennemis de la France avaient été trop humiliés pour songer à se réunir de nouveau contre elle. Mais Louis veut être craint. La flatterie lui exagère sa puissance; et Guillaume III s'étudie à répandre des terreurs paniques. Il eût fallu dissiper les alarmes de l'Europe. Mais Louvois paraît se concerter avec le prince d'Orange, pour forcer l'Europe à redouter Louis. Seignelai veut aussi faire redouter le roi sur mer. Il bombarde Gènes, et force cette république à députer le doge au roi. Mot du doge. Le maréchal de Créqui se rend maître de Luxembourg. L'Allemagne cependant paraissait vouloir s'opposer aux entreprises de Louis. Mais

Léopold soulevait les Hongrois, et Vienne était assiégée par les Turcs. Lorsque Jean Sobieski a délivré Vienne, la Hollande, qui voit l'impuissance des ennemis de Louis, propose une trêve qui est acceptée. L'Angleterre était alors occupée d'une prétendue conspiration que la crédulité du parlement rendait vraisemblable. On jetait des soupçons sur la religion de Charles, et on craignait le duc d'Yorck, qui s'était converti. Charles casse le parlement. Le nouveau parlement est plus séditieux encore. Il exclut le duc d'Yorck du trône; il le bannit: il est encore cassé. On lui fait des supplices pour en convoquer un autre. Il s'en fait faire pour n'en pas convoquer. Parti des pétitionnaires ou whigs: partis des abhorrans ou torys. Nouveau parlement qui se rend odieux à la nation. Le peuple commence à voir le peu de fondement de la conspiration qui l'avait effrayé. Le roi casse le parlement et en convoque un autre à Oxford. Il casse encore ce dernier. La nation applaudit à cette démarche. Le roi gouverne en monarque absolu. Plus affermi après une conspiration qu'il découvre, il avait repris son indolence, lorsqu'il mourut. Jacques II lui succède sans opposition. Il soulèvera le peuple en abusant de son autorité. Il s'attribue d'abord des revenus qu'il devait demander au parlement. Il les obtient ensuite du parlement qu'il convoque. Monmouth décapité. Jacques protège ouvertement les catholiques, et casse le parlement qui lui résiste. Sur ces entrefaites Louis XIV révoque l'édit de Nantes; et on lui fait croire qu'il a extirpé l'hérésie parce qu'il a envoyé des dragons contre les hérétiques. Les huguenots, qui se réfugient en Angleterre, font craindre les mêmes persécutions de la part de Jacques. Toutes les sectes se réunissent contre la religion romaine. Jacques envoie une ambassade au pape, pour réconcilier son royaume avec l'Église. Confiance aveugle des catholiques d'Angleterre. Il fait conduire à la tour six évêques qui refusent de publier une déclaration sur la tolérance.

Le peuple et l'armée s'intéressent au sort de ces évêques, et applaudissent au jugement qui les déclare innocens. Alors Guillaume III avait formé la grande alliance contre Louis XIV. Gendre de Jacques et son héritier présomptif, il refuse de concourir aux projets de ce roi. Il s'attache les Anglais, qui ne balancent plus à l'appeler au trône, lorsqu'ils voient que Jacques a un fils. Alors Louis XIV avait commencé les hostilités, et faisait encore des conquêtes. Sous prétexte d'armer contre la France, Guillaume se prépare à faire une descente en Angleterre. Il y débarque. Jacques, abandonné, se retire en France. Le parlement met des bornes à la prérogative, et donne la couronne à Guillaume. Les Hollandais et les Anglais accèdent à la grande alliance. Ordres sanguinaires donnés par les conseils de Louvois. La France fait face de tous côtés. La grande alliance n'est pas aussi redoutable qu'elle le paraît. Guillaume devait porter presque tout le faix de la guerre. La France aurait donc dû tourner ses forces contre l'Angleterre. Ce ne fut pas l'avis de Louvois. Succès de la France dans les cinq premières campagnes. Ces succès l'avaient épuisée. Dépenses qu'ils avaient occasionnées. Expédiens ruineux auxquels on avait eu recours. Désordres dans les finances. Faibles ressources du ministère. Louis, malgré ses succès, commence à s'apercevoir de sa faiblesse. Il fait des propositions de paix, qu'on ne croit pas sincères. Campagne de 1694. Le peuple, qui se croit exposé aux invasions des ennemis, se soumet à la capitulation sans murmure. Bombardement de Bruxelles. Pacification de Riswyck.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CHAP. I^{er}. — *Des puissances du midi de l'Europe, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.* Page 181.

Etat des finances en France après la pacification de Riswyck. L'altération des monnaies avait diminué les revenus de la couronne. Autres mauvais effets de cette altération. Louis, ne pouvant plus se dissimuler les maux qu'il a causés, se reproche ses projets ambitieux. Ses ennemis, qui n'ont pas moins souffert, sont forcés à renoncer aussi à leurs projets. Ainsi les puissances de l'Europe commencent la guerre sans savoir comment elles la soutiendront, et elles posent les armes par épuisement. Cette guerre n'avait été utile qu'à Guillaume, à qui la paix devenait nécessaire depuis qu'il était roi d'Angleterre. Il eût été sage de régler à Riswyck la succession du roi d'Espagne. Mais il n'est pas d'usage en Europe de prévenir de nouvelles guerres. Après la conclusion du traité de Riswyck, il n'était plus temps de réparer cette faute. Projet de partage. Autre partage. L'Angleterre et la Hollande s'arrogeaient le droit de disposer de la succession de Charles. Cette entreprise, qu'on pouvait se permettre malgré les protestations de ce prince, avait cependant besoin du consentement de Léopold : elle n'assurait donc pas la paix. La signature du traité de partage avait souffert des retardemens. Le roi d'Espagne se plaint qu'on dispose de ses états. Les vœux des Espagnols sont pour un prince de la maison de Bourbon. Le roi d'Espagne appelle à sa succession le duc d'Anjou, à charge qu'il ne démembrera pas la monarchie. Ce testament était mal raisonné. Cependant la maison de Bourbon acquérait un titre à la couronne d'Espagne, par le consentement des peuples. L'agrandissement de cette maison ne devait pas effrayer l'Europe. Le roi d'Espagne ne pouvait pas être l'allié de la France. Mais l'Europe

s'était accoutumée à craindre l'agrandissement des Bourbons. Guillaume avait donné ce préjugé à l'Europe ; mais il ne l'avait pas pris. L'Angleterre et la Hollande n'avaient consenti qu'à regret au traité de partage dont il était l'auteur. Si Louis XIV s'en fût tenu au traité de partage, il n'aurait armé que la maison d'Autriche. Il accepte le testament. L'Angleterre et la Hollande, qui reconnaissent d'abord Philippe V, font bientôt après un traité d'alliance avec l'empereur. Mais comme elles craignaient une nouvelle guerre, elles se bornent à demander une satisfaction pour la maison d'Autriche. L'empereur ne paraissait pas devoir tirer de grands secours de ses alliés. Louis n'avait pas désarmé. Philippe était en possession de l'Espagne. Ils avaient des alliés ; mais ils pouvaient ne pas compter sur tous. Ils devaient, après quelques campagnes, se trouver sans ressources. Ils auraient dû par conséquent se hâter d'accorder une satisfaction à la maison d'Autriche. La guerre commence en Italie. Eugène force le poste de Carpi. Il défait à Chiari le maréchal de Villeroi. A la mort de Jacques II, Louis reconnaît le prince de Galles. Cette démarche offense les Anglais, et Guillaume excite leur ressentiment. Le parlement lui accorde toutes ses demandes. Mort de Guillaume. Quelle a été sa puissance en Angleterre et en Hollande. Anne, qui lui succède, donne sa confiance à Marlborough.

CHAP. II. — *De la Russie jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.* Page 205.

Jusqu'au dix-septième siècle les Russes ont été barbares. Michel Féodorowitz élu czar. Alexis, son fils, qui a le premier connu l'ignorance des Russes, a protégé les arts et les sciences. Féodor, son fils aîné, lui succède, et le prend pour modèle. Pierre, son frère, qu'il désigne son successeur, est reconnu par les boyars. Jean lui est associé par les intrigues

de Sophie , sœur de ces deux princes. Sophie , qui a obtenu la régence , et Basile Gallitzin , son ministre favori , songent à écarter du trône le czar Pierre. Mauvaise éducation qu'ils lui donnent. Entouré de débauches , Pierre s'abandonnait au vice. Il n'était pas content. Il fait connaissance avec le Fort , qu'il s'attache. Jean Sobieski , allié de l'empereur contre les Turcs , engage les Russes à faire une diversion en Crimée. Boris Gallitzin , ministre de Pierre , éloigne Basile Gallitzin , en lui donnant le commandement de l'armée. Mauvais succès de Basile. Mazeppa est fait hetman d'Ukraine. Nouvelle campagne de Basile avec aussi peu de succès. Sophie conspire contre Pierre qu'elle veut faire périr. La conspiration est découverte , et Sophie est renfermée. Le czar Pierre se propose de policer les Russes. Il est tambour dans une compagnie que le Fort a levée. Cette compagnie devient un régiment et une école. Commencement de la fortune de Mentzikof , qui entre dans cette compagnie. Mésintelligence entre la Pologne et la Russie. Elle empêche ces deux couronnes de donner des secours à l'empereur contre les Turcs. Les soupçons ayant été dissipés , Pierre fait le siège d'Asoph. Il construit une flotte. Asoph capitule. Entrée triomphante de l'armée. Nouveaux succès ; nouvelle conspiration de Sophie ; elle est découverte. Après avoir pourvu à la sûreté de ses états , le czar se prépare à voyager , l'année qu'Auguste , électeur de Saxe , et le prince de Conti avaient été élus roi de Pologne. Il part confondu dans la suite de ses ambassadeurs. Il est mécontent du gouverneur de Riga. Il tire dans le vin l'épée contre le Fort. Il arrive à Amsterdam. Il va à Sardam apprendre la construction des vaisseaux. Il passe en Angleterre pour y puiser de nouvelles connaissances. Il engage à son service des étrangers instruits. Il était à Vienne lorsqu'il apprend la révolte des strélitz. Causes de ce soulèvement. Il arrive à Moscou lorsque les strélitz avaient été défaits. Exécution barbare. Regrets du czar à la mort de le Fort. Ses

soins pour accoutumer ses troupes à la discipline. Pourquoi il proscrit les barbes et les habits longs. Il accoutume sa noblesse à la bienséance, et institue l'ordre de Saint-André pour lui donner de l'émulation. Il travaille à la réforme du clergé. Il défend d'entrer dans les ordres monastiques avant l'âge de 50 ans. Il ordonne de commencer l'année au 1^{er} janvier. Il fait avec les Turcs une trêve de 30 ans. Il s'allie de la Pologne et du Danemarck contre la Suède. Le czar paraît s'être trompé sur les moyens propres à civiliser ses peuples.

CHAP. III. — *De la Suède, du Danemarck et de la Pologne jusqu'à la fin du dix-septième siècle.* Page 230.

Passion de Christine pour l'étude et pour les savans. Cette passion lui fit désirer le repos, et hâta la conclusion du traité de Westphalie. Ses profusions. Ses peuples se lassent de son gouvernement, et elle se dégoûte de régner. Voulant vivre dans le célibat, elle désigne pour son successeur Charles-Gustave. Cependant on la presse de choisir un époux. Alors elle déclare qu'elle veut abdiquer, et Gustave l'invite à conserver la couronne. Le sénat lui fait la même invitation, et elle s'y rend à condition qu'on ne lui parlera plus de mariage. Michon, son médecin, la dégoûte des sciences. Sa prévention pour cet homme. Pimentel, envoyé d'Espagne, supplante Michon, et rend à Christine son goût pour les sciences. Il l'engage à rompre avec le Portugal; et le sénat, qui désapprouve cette démarche, attend avec impatience l'abdication de cette princesse. Elle abdique. Elle enlève toutes les richesses des palais. Elle abjure le luthéranisme et se retire à Rome. État où Charles X trouve les finances. Charles enlève la Pologne à Casimir V, qui avait protesté contre les dispositions de Christine. Il la reperd aussitôt. Il tourne ses armes contre le Danemarck, et menace Copenhague. Il l'assiège. La Hollande donne des secours au roi de Danemarck.

La mort de Charles met fin à cette guerre, que les négociations de plusieurs puissances n'avaient pu terminer. Traité d'Oliva entre ces deux couronnes. Les nobles danois refusaient de contribuer aux charges de l'état. Pour se soustraire à leur tyrannie, le clergé et le peuple accordent au roi une autorité absolue, et déclarent la couronne héréditaire. Abdication de Jean Casimir. La guerre fut funeste à la Suède, lorsqu'en 1667 elle s'allia de Louis XIV. Charles XI, qui rendit son autorité absolue, mourut lorsque les conférences de Riswick avaient commencé sous sa médiation. Puissance de Charles XII à son avènement. Cette puissance ne paraissait pas devoir inquiéter. Les états de Danemarck avaient réuni à la couronne les duchés de Sleswik et de Holstein. Christian III les cède à ses deux frères, malgré les protestations des états. Cette disposition est une source de guerre. C'est à cette occasion que Frédéric IV se ligue avec la Pologne et la Russie contre Charles XII, allié du duc de Holstein. Frédéric-Auguste était entré dans cette ligue, afin d'avoir un prétexte pour ne pas licencier ses troupes saxonnes.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

CHAP. 1^{er}. — *De Charles XII et du czar Pierre jusqu'en 1708.* Page 250.

Charles XII donne de la confiance à la Suède alarmée. Il tourne ses armes contre le Danemarck. Il force Frédéric IV à la paix. Il marche contre le czar qui ravageait l'Ingrie. Déroute entière des Russes, qui assiégeaient Narvā. L'épouvante des Russes assurait de nouveaux succès à Charles, s'il n'eût pas donné au czar le temps de les rassurer. Mais voulant humilier son troisième ennemi, il marche contre les Saxons qu'il défait : il soumet la Courlande et la Lithuanie.

Le gouvernement de Pologne est une anarchie. Les rois, en démembrement leurs domaines, avaient fait des vassaux plus puissans qu'eux. Il n'y a dans ce royaume que des nobles et des serfs. Époque où a commencé la république de Pologne. Puissance des nobles. Prérogatives de la couronne. L'unanimité est nécessaire pour terminer les délibérations, et la république obéit à la force, qui arrache aux diètes cette unanimité. Charles se propose de détrôner Auguste. L'archevêque de Gnesne, primat du royaume, entre dans ses vues. La noblesse, qui avait des sujets de mécontentement, regardait Charles comme le défenseur de la république. Auguste est forcé à convoquer une diète, qui arrête d'envoyer une ambassade à Charles. Le sénat confirme ce décret, et ne permet pas au roi d'armer. Charles défait Auguste à Clissau. Sur le faux bruit de la mort de Charles, Auguste convoque une diète à Lublin. Charles en assemble une autre à Varsovie, et défait encore les Saxons. La diète de Varsovie déclare le trône vacant. Jean Sobieski, à qui on voulait donner la couronne, est enlevé. Alexandre, son frère, la refuse. Stanislas Lekzinski est élu. Traité d'Alt-Ranstadt. Patkul, ambassadeur du czar auprès d'Auguste, est livré à Charles qui le fait périr. Cependant le czar donnait des lois, disciplinait ses troupes et faisait des conquêtes. Il traite avec humanité les citoyens de Narva. Il fait une entrée triomphante. Moyen dont il se sert pour détruire la prévention des Russes pour leurs anciens usages. Il bâtit Pétersbourg, malgré les obstacles qui s'y opposent. Victoire des Russes sur les Suédois. Pierre eût voulu arrêter Charles en Pologne. Charles marche contre lui, et passe le Boristhène.

CHAP. II. — *Du midi de l'Europe, depuis 1702 jusqu'en 1710.* Page 270.

Ressources ruineuses de la France pour soutenir la guerre.

Commencement de ses revers. Campagne de 1705. La maison d'Autriche exagère sa faiblesse, afin de rendre la maison de Bourbon plus redoutable. Campagne de 1706. Campagne de 1707. Campagne de 1708. La paix était nécessaire à la France et à l'Espagne ; et l'intérêt de l'Angleterre et de la Hollande demandait qu'elle se fit. Mais Marlborough, Eugène et Heinsius voulaient la guerre. Propositions préliminaires de la Hollande à la France, qui demande la paix. Louis les accepte, et se borne à demander un dédommagement pour Philippe V. Mais la Hollande ne pouvait pas donner la paix. Marlborough et Eugène répandent que Louis ne veut que diviser ses ennemis. La France pouvait avoir la paix, s'il se faisait un changement dans le ministère de Londres. Plus la France cédait, plus la Hollande demandait, et la négociation n'avancait point. D'ailleurs la Hollande ne s'engageait point et voulait que la France s'engageât. Elle refuse de traiter séparément, quoiqu'on lui accorde tout ce qu'elle demande pour elle. Elle souffre beaucoup de la guerre ; mais elle se flatte d'achever la ruine de la France. État de la France, et situation de Louis d'après M. de Torci. Louis se résout à faire de nouveaux sacrifices. Torci, son principal ministre, part pour la Haye. Le roi voulait prouver à l'Europe et à la France combien il désirait sincèrement la paix. Torci a des conférences avec Heinsius, et la négociation souffre de nouvelles difficultés. A l'arrivée de Marlborough, les conférences recommencent. Louis satisfait l'Angleterre et la Hollande sur toutes leurs demandes, et renonce pour son petit-fils à toute la monarchie d'Espagne. Il offre de retirer les troupes qu'il avait données à Philippe V. On veut qu'il soit garant que cette monarchie sera dans deux mois livrée tout entière à la maison d'Autriche. On veut qu'il donne des places en otage. Torci remet à Heinsius un écrit contenant les offres du roi. Heinsius y répond. Il est prouvé qu'on met la paix à des conditions qui ne sont pas au pouvoir de Louis.

L'Angleterre et la Hollande se plaignent qu'on laisse échapper la paix. Les Français sont prêts à tout sacrifier pour soutenir le roi dans cette guerre. Ils sont défaits à Malplaquet; mais la victoire coûte cher aux ennemis. Louis se soumet à toutes les conditions qu'on lui impose, et demande seulement qu'on trouve quelque tempérament à la garantie qu'on exige de lui. Philippe V ne recevait plus de secours de la France, et se défendait avec ses seules forces. Voyant le peu de concert de ses ennemis, et l'attachement de ses sujets, il était résolu à ne pas céder sa couronne. Cependant on ne conférait que de loin avec les plénipotentiaires français, qu'on tenait comme enfermés à Gertruidenberg. On demande que Louis arme contre son petit-fils; encore se réserve-t-on des demandes ultérieures qu'on n'explique pas. On offre en dédommagement la Sicile à Philippe V. Louis consent à tout, pourvu qu'on ne le force pas à armer contre son petit-fils. Mais on veut qu'il se charge lui seul de le détrôner. Plus Louis est humilié, plus il trouve de ressources. Cependant la campagne de 1710 parut les lui ôter toutes, et à lui et à son petit-fils.

CHAP. III. — *De la campagne de Pultawa avec ses suites, et de celle du Pruth.* Page 302.

L'Europe étonnée observait Charles XII avec inquiétude. L'empereur Joseph, qui le craint, se hâte de le satisfaire sur toutes ses demandes. Le bruit courait qu'il voulait unir ses forces à celles de la France. Il eût pu disposer de la monarchie d'Espagne; mais il était impatient de se venger du czar. Ce dessein le conduit au delà du Boristhène où les provisions de toutes espèces lui manquent. Le czar, qui attend que la famine lui livre ses ennemis, ne laisse après lui que des pays qu'il a dévastés. Mazeppa s'était ligué avec Charles; et le roi jugeait que l'Ukraine lui préparait la conquête de la Russie; mais lorsqu'il arrive sur les bords de la Desna, il y

trouve un corps de Russes, et Mazeppa ne le joint qu'avec trois ou quatre mille hommes. Il comptait sur les troupes et sur les provisions que Lœwenhaupt conduisait; mais ce général, défait par le czar, ne lui amène que quatre mille hommes. Il eût désiré une action générale; mais Pierre ne hasardait que de petits combats. Le froid de 1709 est un nouveau fléau pour les Suédois. Charles met le siège devant Pultawa. Pierre avance sur la Vorskla. Il passe cette rivière et défait les Suédois. Charles cherche un asile chez les Turcs. Auguste recouvre la couronne de Pologne. Les puissances du Nord se préparent à profiter de l'état d'épuisement où se trouve la Suède. Conquêtes du czar. L'empereur Joseph se reproche ses complaisances pour Charles. La France et la Suède avaient eu des succès en même temps. Elles tombent toutes deux; mais la Suède est sans ressources. La chute de la Suède cause une diversion en faveur de la France. Moyen qu'on imagina pour empêcher l'effet de cette diversion. Il ne pouvait réussir. Charles XII tente d'armer la Porte contre la Russie. Le kan des tartares de Crimée sollicite aussi la Porte à prendre les armes, et la guerre est résolue. Le czar, qui veut prévenir ses ennemis, s'avance sur le Niester. Il comptait sur les vaivodes de Moldavie et de Valachie, dont il ne retire aucun secours. Il hâte sa marche pour dégager son avant-garde, qui campait sur le Pruth. Il ne peut plus ni se retirer ni combattre qu'avec désavantage. Hauteur déplacée de Charles XII. Cruelle situation du czar. Le czar avait épousé Catherine. Ce mariage était contraire aux usages des Russes. Les vertus de Catherine pouvaient faire taire les préjugés. Elle négocie avec les Turcs. La paix qu'elle obtient sauve l'armée. Pendant que Catherine le devance à Pétersbourg, il fait avec Auguste une alliance défensive contre les Turcs. Il déclare plus solennellement son mariage avec Catherine. Il songe à mettre la dernière main à ses grands desseins.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

CHAP. 1^{er}. — *De la pacification d'Utrecht.* Page 325.

La grande alliance était menacée d'une dissolution entière. Cependant Philippe pensait à se retirer dans les Indes occidentales, lorsqu'il obtint le duc de Vendôme. Ce général le rétablit sur le trône. Si les confédérés eussent accepté les offres de Louis XIV, Philippe n'eût pas recouvré sa couronne. Le dixième sur les terres, levé sans murmures, prouve les ressources que Louis trouvait dans ses sujets. Une révolution, qui se préparait en Angleterre, devait rendre le calme à l'Europe. Les Stuarts avaient été à la tête de la faction des torys. Les sectes comprises sous le nom de non-conformistes, formaient la faction des whigs. Guillaume III avait ménagé les whigs qui entraient dans ses vues, et à qui il devait la couronne. Marlborough s'était attaché à eux, et ce parti s'était rendu maître du gouvernement. Les whigs oublièrent l'objet de la grande alliance. Ils s'obstinèrent dans une guerre qui ruinait la nation. Ce que cette guerre coûta dans cinq ans à l'Angleterre. Fausse politique des puissances de l'Europe. Il importait de casser le parlement d'Angleterre, et de changer tout le ministère. Intrigue de la Hill. Elle prend les conseils de Harlei. Sermon d'un torys. Il soulève le parlement, où les whigs dominaient. La reine Anne voit que les whigs sont les ennemis de son autorité. Comme elle voulait casser le parlement, la Hill lui conseille de donner sa confiance à Harlei. La reine change tout son conseil, casse le parlement et en convoque un nouveau. Cependant elle conserve le commandement des armées à Marlborough, parce qu'elle n'ose encore découvrir ses desseins. Il importait à la reine

et aux nouveaux ministres de rendre Marlborough inutile, et par conséquent de faire la paix. Ils font connaître leurs intentions à Louis XIV. Content des propositions que le roi leur fait, ils sont jaloux de rester maîtres de la négociation que la Hollande veut reprendre. Louis devait se refuser, et se refuse aux offres des Hollandais. Prior lui apporte les propositions de la reine Anne. Ménager passe à Londres pour y traiter les articles qui souffraient des difficultés. Sur ces entrefaites, Joseph étant mort, il n'était pas de l'intérêt des confédérés de donner l'Espagne à l'archiduc, qui héritait de tous les domaines de la maison d'Autriche. Mais Marlborough et les whigs s'opiniâtraient à vouloir la guerre. Ils voulaient forcer la reine à la continuer, ou ils menaçaient de mettre la couronne sur la tête de l'électeur de Hanovre. Il importait donc aux ministres de Londres de hâter la paix; mais ils craignaient des disgrâces après la mort de la reine. Une paix glorieuse pouvait seule les justifier. Cependant déjà coupables aux yeux des confédérés et des whigs, pour avoir ouvert la négociation, il ne leur restait plus qu'à conclure. Artifices des négociateurs. Avec des lumières et de la bonne foi sans artifices, on terminerait promptement les négociations. Une puissance dominante peut empêcher qu'on use d'artifices avec elle. Pour prévenir ces artifices, les ministres de Londres demandent que Ménager réponde par écrit aux propositions qu'ils ont faites. Ménager les satisfait. Ils ne veulent régler dans les préliminaires que les intérêts de l'Angleterre. On confère sur les articles contestés. On signe les articles préliminaires. La reine désigne ses plénipotentiaires pour le congrès. Elle instruit les états-généraux de l'état de la négociation et de ses intentions. Elle déclare qu'elle a choisi Utrecht pour le congrès, et demande des sauf-conduits pour la France. Elle fait part à Louis de ses démarches. Elle lui demande,

sous le secret, ce qu'il veut faire pour chacun des confédérés. Louis s'ouvre au point qu'il lui communique le fond des instructions faites pour ses plénipotentiaires. Offres qu'il fait. Plus le parti qui veut la guerre s'oppose à la paix, plus il importe au conseil de Londres de le hâter, même par des complaisances pour la France. Le nouveau parlement est pour la paix, malgré les oppositions de beaucoup de membres. Les plénipotentiaires français se rendent à Utrecht. Eugène, sollicité par les whigs, vient à Londres; mais il trouve Marlborough dépouillé de toutes ses charges, accusé et jugé coupable. Mort du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne. On craint que la couronne d'Espagne et celle de France ne se réunissent sur la tête de Philippe V. Cette crainte retarde la négociation. Il fallait la dissiper. Dans cette vue le ministère de Londres demande que Philippe V renonce purement et simplement à la couronne de France. Réponse du ministère de France, qui s'imagine que la renonciation serait nulle. Cette réponse, qui ne portait que sur des mots, eût rendu la paix impossible. Le ministère anglais ne croit pas que la renonciation fût nulle. En attendant la réponse de Philippe, on lève les autres difficultés qui s'opposaient à la paix. On propose à Philippe un échange qui retarde encore la négociation. Philippe donne une renonciation solennelle à la couronne de France. Tout était d'accord entre la France et l'Angleterre, et la reine Anne avait l'aveu de son parlement. Les troupes anglaises se séparent du prince Eugène. Suspension d'armes entre la France et l'Angleterre pour les Pays-Bas. Cette suspension ne produit pas tout l'effet qu'on en avait attendu. Cessation de toute hostilité entre ces deux couronnes. Les Hollandais se flattent de soutenir la guerre avec avantage. Eugène assiège Landrecie. Disposition de son armée. Villars force les lignes de Denain. Les ennemis lèvent le siège et perdent plusieurs places. Les Hollandais

demandent la paix. La renonciation de Philippe s'était fait attendre. Louis XIV en avait retardé l'enregistrement, quoique la cour de Londres n'attendit que cet acte pour faire sa paix particulière. Si l'on se fût plus pressé, elle eût été moins favorable à ses alliés. Pacification d'Utrecht terminée.

CHAP. II. — *De l'Europe depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la cessation de toute hostilité.* Page 370.

Quoique le traité d'Utrecht eût terminé bien des querelles, il n'était pas tout sujet de guerre. Charles XII revient dans ses états. La Suède avait perdu plusieurs provinces. Ligue qui se propose de chasser tout-à-fait d'Allemagne les Suédois. Frédéric I^{er}, roi de Prusse, dissipait ses finances, et trafiquait du sang de ses peuples. Frédéric-Guillaume, son fils, qui se ligue contre la Suède, se rendait puissant par son économie. Charles XII perd toutes les places qu'il occupait en Allemagne. Il porte ses plaintes à la diète de Ratisbonne, qui n'y a nul égard. État de la Suède qui avait encore la guerre avec le Danemarck. Georges succède à la reine Anne. Il fait le procès à Oxford et à Bolingbroke. Les commencemens de son règne sont troublés par une guerre civile. Mort de Louis XIV. Leçon qu'il laisse au dauphin. Inquiétudes de la France et de l'Europe en considérant la jeunesse de Louis XV. Traité de la triple alliance. C'est après des guerres civiles qu'un bon gouvernement peut retirer une nation de la létargie où elle était auparavant. Le gouvernement de Philippe V n'a fait que jeter les peuples dans leur premier assoupissement. Fortune du cardinal Albéroni. Il médite la conquête de l'Italie. Il suscite des troubles en France pour ôter la régence au duc d'Orléans. Il intrigue de concert avec le baron de Gœrtz, qui médite une révolution dans le Nord, et qui fait goûter ses projets au roi de Suède son maître. Cette intrigue se tramait tout à la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en

Espagne, en Russie et en Suède. Gœrtz et Gyllembourg, ambassadeurs de Suède en Angleterre, sont arrêtés. Le czar vient en France, et à sa considération le duc d'Orléans demande et obtient la liberté de ces deux ministres. L'escadre anglaise ruine la flotte qu'Albéroni avait armée pour ses projets de conquêtes. Paix entre la Porte et la cour de Vienne. Alors l'Angleterre et la France concluaient le traité de la quadruple alliance. L'Espagne refuse d'accéder à la quadruple alliance. Mort de Charles XII. La France déclare la guerre à Philippe, qui accède à la quadruple alliance. Cependant la paix donnée à l'Europe n'était rien moins qu'assurée. Changement dans le gouvernement de Suède.

LIVRE DERNIER.

DES RÉVOLUTIONS DANS LES LETTRES ET DANS LES SCIENCES
DEPUIS LE QUINZIÈME SIÈCLE.

CHAP. I. — *Révolution que produisent dans les lettres les Grecs qui se réfugient en Italie après la prise de Constantinople.*

Page 389.

L'Europe était dans l'ignorance et ne faisait que de mauvaises études, lorsque le goût se forma tout à coup en Italie; mais il se perdit à l'arrivée des Grecs de Constantinople. L'étude de la langue grecque avait commencé en Italie avec le quinzième siècle. C'est pourquoi les Grecs y trouvèrent un asile et de puissans protecteurs. Alors l'étude de leur langue devint la passion des Italiens, qui cherchaient l'instruction ou la considération. Ils auraient dû étudier le grec pour en transporter les beautés dans leur langue; mais ils laissèrent leur langue pour lire du grec et pour écrire en latin; et l'Italie fut féconde en écrivains latins. Au seizième siècle les meilleurs esprits d'Italie cultivèrent l'italien; mais partout ailleurs les

langues vulgaires furent négligées et méprisées. Cette passion pour les langues mortes devait retarder les progrès du goût. Les langues n'ont d'élégance qu'autant qu'il y en a dans l'esprit de ceux qui les parlent. Les esprits étaient donc bien grossiers au quinzième siècle, puisque les langues étaient grossières. Ils auraient pu se former le goût, s'ils n'eussent étudié les langues mortes que pour perfectionner les langues vulgaires. Mais dès qu'ils se bornaient à l'étude des langues mortes, le goût ne pouvait plus se former. Cependant ils se comparaient aux écrivains du siècle d'Auguste. La manie du latin a nui à la langue italienne. La langue française a été formée sous de plus heureux auspices. Tant que le goût était encore grossier, les autres facultés ne pouvaient pas se perfectionner. Si Corneille n'eût écrit qu'en latin, il n'eût été que médiocre. Il ne pouvait pas y avoir de grands écrivains dans le quinzième siècle. Dans le seizième siècle les arts fleurissent en Italie. La cour de Léon X y contribue beaucoup; mais ce pontife a fait payer cher à l'Église et à l'Europe la protection qu'il a donnée aux arts. Les arts se sont formés en Italie malgré les savans.

CHAP. II. — *Absurdités et fanatisme des littérateurs et des scolastiques du seizième siècle.* Page 402.

Dans un temps où l'on commençait à quitter la scolastique pour lire les meilleurs écrivains de l'antiquité, il était naturel qu'on se livrât avec trop de passions à l'étude du grec et du latin. De là deux partis : celui des scolastiques, qui traitaient de païens ou d'athées ceux qui les méprisaient; et celui des latinistes qui canonisaient les écrivains de l'antiquité, et qui en transportaient le langage jusque dans la théorie. Au milieu de ces disputes, les meilleurs esprits s'éclairaient. Tel est Erasme. Erasme se refuse aux invitations de François I. Il voyage. L'éloge de la folie lui suscite des

ennemis, et la Sorbonne le condamne. Il reconnaît qu'il y a des choses à reprendre dans cet ouvrage. Reproches qu'il faisait avec fondement aux théologiens de son temps. Il écrit contre les cicéroniens qui lui répondent avec des injures. Le goût de l'antiquité s'était répandu trop promptement pour ne pas dégénérer en fanatisme. Mauvais raisonnemens des ennemis d'Erasmus. Il était suspect parce qu'il n'approuvait pas qu'on punit de mort les luthériens. Scène pantomime où l'on joue l'empereur et Léon X. Les disputes de religion se multipliaient, et détournaient de toute autre étude; mais elles devaient enfin produire la lumière.

CHAP. III. — *Des sectes de philosophie au quinzième et au seizième siècles.*

Page 412.

Les anciens étaient de mauvais guides en philosophie. Cependant il était naturel de les consulter, et de se prévenir pour eux et pour les Grecs modernes qui paraissaient les entendre. Cette prévention devait se porter à l'excès. On croira que les anciens ont tout su, et qu'il ne nous reste qu'à les étudier. De là naîtront toutes les sectes. Le péripatétisme et le platonisme passent de Constantinople en Italie. Ces deux sectes y élèvent des disputes l'une contre l'autre, et ne s'accordent que dans le mépris qu'elles ont pour la scolastique. Une secte de sincrétistes veut concilier Aristote et Platon. Jean Pic de la Mirandole, phénix du quinzième siècle. Le seizième siècle donne la préférence à Aristote sur Platon. Deux sectes de péripatéticiens. La naissance du luthéranisme donne de nouveaux partisans à Aristote. Les scolastiques les moins passionnés, conviennent qu'il y a des vices dans leur méthode. Mais ils pensent qu'il la faut conserver pour défendre la religion. Ils croient la corriger en se rapprochant du péripatétisme, et Aristote prend possession des écoles. Il eût été bien étonné d'enseigner dans les universités la doctrine de saint Thomas

et de Scot. Le premier défaut de la scolastique est de n'avoir voulu faire qu'une science de la philosophie et de la théologie. Les péripatéticiens ne se rapprochaient pas des scolastiques, qu'ils continuaient de mépriser, et ils croyent que pour être chrétien, il suffisait de penser comme Aristote. Mais on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera et le péripatétisme et la scolastique. Secte ennemie des péripatéticiens. Bernardo Télesio, qui a le premier réfuté solidement Aristote, renouvelle la secte de Parménide. Les erreurs où tombent d'autres ennemis d'Aristote font dire que hors le péripatétisme il n'y a plus de religion. Erreurs ou absurdités de Giordano Bruno. Il y a cependant dans ses écrits des choses dont des philosophes se sont fait honneur. Tommaso Campanella, et d'autres qui puisaient dans le platonisme, n'enseignaient guère que des visions. Parmi les troubles du seizième siècle, Juste-Lipse cherche un asile dans la philosophie des stoïciens.

CHAP. IV. — *Des opinions philosophiques du dix-septième siècle.*

Page 430.

Dans le seizième siècle, on avait renouvelé quantité de sectes; mais sans critique et comme au hasard. Dans le dix-septième, des observations, ou des hasards plus heureux convaincront peu à peu qu'il faut étudier la nature. La secte ionique avait été oubliée. Claude Guillermet de Bérigard la renouvela pour attaquer indirectement Aristote, qu'il n'osait combattre ouvertement. Il n'était pas permis d'écrire contre ce philosophe, quoique ses principes commençassent à être démentis par les observations. Pendant la guerre de trente ans on put le combattre avec plus de liberté; mais pas encore bien ouvertement. Bérigard est appelé en Toscane, où l'inquisition ne permettait pas d'attaquer Aristote. Au lieu donc de le combattre lui-même, il fait des dialogues où

l'un des interlocuteurs oppose les sentimens d'Anaxagore à ceux d'Aristote. En France on pouvait être plus hardi, pourvu néanmoins qu'on fût prudent. Avec quelle précaution Gassendi combat Aristote. Il ne suit pas le plan qu'il s'était fait de détruire le péripatétisme dans toutes les parties. Il renouvelle le système d'Épicure. Jusqu'alors les philosophes avaient commencé par les causes pour descendre aux effets. Il était temps de s'apercevoir qu'il fallait commencer par les effets pour remonter aux causes. Descartes ne s'est pas mis à l'abri des reproches qu'il fait aux philosophes de son temps. Pour former le monde, il ne demande que de la matière et du mouvement. Essence du corps, selon lui. Il divise la masse de la matière en cubes. Les cubes étant mus, ils s'arrondissent et forment des globules, ou le second élément. Les parties des angles brisés forment la matière subtile, ou le premier élément. Ce qui reste de parties plus grossières produit le troisième élément, dont se forment les planètes. Le soleil est formé d'une portion de la matière subtile. Formation des tourbillons. Comment un tourbillon est enveloppé dans une autre. Chaque planète est entraînée dans une couche du grand tourbillon. Ce système devait avoir et a eu le plus grand succès. Il devait aussi se défendre long-temps. Descartes n'eût pas combattu avec succès les erreurs, s'il n'eût pas substitué d'autres erreurs. Ses erreurs mêmes étaient un pas vers la vérité. Il n'y a point de système qu'on n'ait essayé de concilier avec la théologie. Tant d'efforts inutiles, pour découvrir la vérité, font juger que la raison est insuffisante. On a donc recours à la révélation, et on imagine une philosophie mosaïque et chrétienne. Excès où tombent les philosophes mosaïques. Leurs visions infectent les sectes luthériennes. Ils ont donné naissance au quiétisme. Leurs absurdités ont pour principe les émanations de Zoroastre. L'esprit humain, humilié par les erreurs de tant de siècles, prend le parti de douter de tout, et le scepticisme se renouvelle. De Bayle.

CHAP. V. — *Commencement de la vraie philosophie. De l'astronomie sous Copernic, Ticho-Brahé, Képler et Galilée.* Page 448.

Les découvertes n'ont fait un corps de science que vers la fin du dix-septième siècle. Quoiqu'il fût temps d'observer, les philosophes les plus sages avaient bien de la peine à se borner à l'observation. Il faut étudier la philosophie pour apprendre comment on évite l'erreur et comment on acquiert des connaissances. La vraie méthode a été connue avant qu'il y eût des philosophes. En effet, dès l'origine des sociétés, les hommes ont su qu'il fallait observer pour s'instruire. C'est ainsi qu'ils se sont fait une idée de la rondeur de la terre, de la distance des astres; et qu'avant Thalès et Pythagore ils ont fait de grandes découvertes. Ils pouvaient déjà former des conjectures sur le système du monde. Il est certain qu'ils en savaient assez pour cela. C'est le besoin de déterminer les saisons qui les avaient mis dans la nécessité d'observer. Dans les siècles d'ignorance on n'a cultivé la chimie et la physique, que pour abuser de la crédulité. Naissance de l'astronomie moderne. Système de Copernic. L'inquisition le condamne, lorsque de nouvelles observations le confirmaient. Découverte du télescope. Galilée en fait un qui augmente trente-trois fois le diamètre des objets. Avec ce télescope il découvre des inégalités dans la lune. Il découvre plus de cinq cents étoiles dans l'Orion seul. Il découvre les satellites de Jupiter. Il découvre les phases de Vénus, deux globes qui accompagnaient Saturne et des taches dans le soleil. D'après ces observations, il juge que la terre n'est pas immobile au centre du monde. Il est cité à l'inquisition, qui le fait arrêter. Il recouvre sa liberté, et comme il ne change pas de sentiment, il la reperd encore. Objection qu'on faisait au système de Copernic. Cet astronome l'avait prévenue. Autre

objection qui pouvait se résoudre avec les mêmes principes que la première. Les coperniciens y répondent mal. Autre objection. Elle trompe Ticho-Brahé. Système de cet astronome. Ses découvertes. Képler, jeune encore, fait un mauvais système. Corrigé par Ticho-Brahé, il observe. Il détermine l'ellipse de Mars. Première analogie de Képler. Seconde analogie. Pensées de Képler sur la gravité.

CHAP. VI. — *Naissance de plusieurs sciences. L'algèbre, l'analyse : principes de mécanique, lois du mouvement, horloge à pendule.* Page 467.

Les découvertes qu'on doit à l'observation, étendront nos connaissances, et nous forceront à créer de nouvelles sciences et de nouveaux arts. De l'optique perfectionnée naîtront la catoptrique et la dioptrique. L'astronomie, alors mieux connue, perfectionnera la géographie et la navigation, et ce sera une nécessité d'étudier les mécaniques. Pour réussir dans ces sciences, il faudra être géomètre. Ce sera donc encore une nécessité de perfectionner la géométrie. Voilà les objets qui vont occuper les génies du dix-septième siècle. Les sciences doivent leurs progrès à la simplicité des méthodes. L'art de calculer en est la preuve. C'est ainsi que l'algèbre s'est perfectionnée; et que la géométrie, à laquelle on l'a appliquée, s'est perfectionnée elle-même pour perfectionner ensuite les mécaniques et la physique. Les méthodes se simplifient en substituant des expressions abrégées: c'est ce que fait l'analyse de Descartes. Du temps de ce philosophe, et depuis, on a cultivé la géométrie avec passion, et l'analyse s'est perfectionnée de plus en plus. Il n'y a point de repos réel. Il n'y a point de repos relatif, sans une tendance au mouvement. C'est dans les lois du mouvement et dans celles de l'équilibre que sont les principes des mécaniques. Pour les découvrir il faut donc mesurer et calculer. C'est pourquoi la mécanique et la géo-

métrie se cultivent ensemble. Galilée fait voir que des corps de pesanteur inégale tombent avec la même vitesse. Il découvre les lois du mouvement accéléré dans la chute des corps. Il fait voir que le long d'un plan incliné, elles sont les mêmes que dans une direction perpendiculaire. L'idée qu'il s'en fait, lui découvre les lois du pendule dans ses vibrations. Il détermine le rapport de la longueur du pendule au nombre des vibrations. Il découvre la courbe que décrit un corps projeté obliquement. Castelli et Toricelli ses disciples. On voyait les effets de la pesanteur de l'air, et on les expliquait par l'horreur du vide. Galilée, qui croyait l'air pesant, tenait lui-même à ce préjugé. L'expérience du mercure qui se soutient dans un tube au-dessus de son niveau, fait soupçonner la pesanteur de l'air à Toricelli. Pascal achève de démontrer la pesanteur de l'air. Descartes est le premier qui ait expliqué, par la pesanteur de l'air, l'expérience du mercure suspendu dans le tube. Lois générales du mouvement données par Descartes. La société royale de Londres propose la recherche des lois de la nature dans le choc des corps. Principe général de ces lois. Lois du choc dans les corps parfaitement durs. Lois du choc dans les corps parfaitement élastiques. Ces lois peuvent être appliquées aux corps dont l'élasticité n'est pas parfaite. Recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges. Il invente l'horloge à pendule. Il détermine la longueur du pendule, en déterminant le centre d'oscillation.

CHAP. VII. — *De l'optique et de ses premiers progrès.*

Page 490.

A quoi se bornaient les connaissances des anciens sur l'optique. Jean-Baptiste Porta a le premier observé les rayons qui entrent dans une chambre obscure, à laquelle il compare l'œil. Maurolicus a le premier connu l'usage du cristallin. Il explique le premier un phénomène proposé par Aristote. Pre-

mières découvertes sur l'arc-en-ciel. Marc-Antoine de Dominis explique l'arc inférieur en ne le supposant que lumineux. Descartes rend raison de l'arc extérieur. Il les mesure l'un et l'autre; mais il ne rend pas raison des couleurs dont ils se peignent. Képler explique le premier l'usage des parties de l'œil; mais l'image renversée l'embarasse, et il n'eût pas su dire comment nous voyons des grandeurs et des distances. Képler perfectionne la théorie des télescopes. D'après cette théorie, on fait des télescopes qu'on perfectionne encore. Découverte du microscope. Képler étudie les effets de la lumière dans les télescopes et dans les microscopes. Il détermine le foyer ou le point dans lequel se réunissent les rayons parallèles. Il fait voir ce que deviennent les rayons qui partent du foyer, ou d'un point en deçà ou d'un point en delà. Exemple qui rend sensibles les premières observations de Képler. Explication du télescope de Galilée. Explication des télescopes à deux verres convexes; à trois. L'apparence de grandeur est surtout sensible dans le microscope. Pour expliquer parfaitement ces phénomènes, il fallait déterminer avec précision le rapport de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence. Képler ne le détermine qu'à peu près, et pour un cas particulier. Descartes a suppléé en cela à ce qui manquait à la théorie de Képler. Le père Grimaldi a le premier remarqué l'inflexion des rayons. Phénomènes qu'on n'expliquait pas encore.

CHAP. VIII. — *Grandes découvertes.*

Page 504.

Les découvertes précédentes ne sont que des préliminaires à de plus grandes. On trouve les nœuds et l'inclinaison d'une planète inférieure, en observant son passage sur le disque du soleil. Képler prédit le passage de Mercure sur le disque du soleil. Gassendi l'observe et perfectionne la théorie de cette planète. D'après les tables de Képler, Horoxes prédit le pas-

sage de Vénus sur le disque du soleil, l'observe, et marque avec plus de précision le cours de cette planète. Halley fait voir qu'en observant de deux endroits la durée de ce passage, on peut déterminer la parallaxe du soleil à peu de choses près. Huyghens découvre l'anneau et le quatrième satellite de Saturne; et Cassini, les quatre autres. Celui-ci donne la théorie des satellites de Jupiter, et découvre la rotation de cette planète et celle de Mars. Cette théorie confirme les deux analogies de Képler. En observant les éclipses du premier satellite, Cassini découvre le temps que la lumière emploie à venir du soleil jusqu'à nous. Raisons qui font juger à Cassini même que cette découverte est fautive; à Maraldi. Roëmer et Halley la défendent. Pound en prouve la vérité. Elle a été confirmée depuis, lorsqu'on a découvert la cause de l'aberration des étoiles. Les astronomes cherchent une preuve du mouvement de la terre dans la parallaxe des fixes. Comment cette parallaxe, si elle avait lieu, prouverait ce mouvement. L'aberration des fixes ne prouve pas qu'elles aient une parallaxe. Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe. Bradley, en la cherchant, a découvert que les aberrations sont des mouvemens réguliers, et qu'elles sont l'effet du mouvement de la terre combiné avec le mouvement progressif de la lumière. Comment ces deux mouvemens se combinent. Comment l'étoile paraît décrire une ellipse. Que cette ellipse est la base d'un cône dont le sommet est dans l'orbite même de la terre, ainsi que dans l'œil. Comment cette ellipse diffère de celle qu'on apercevrait si les étoiles avaient une parallaxe sensible. Cette découverte confirme le mouvement de la terre, ainsi que le mouvement progressif de la lumière. Hypparque a le premier cherché la longitude et la latitude des lieux. Il se servait à cet effet des éclipses de lune. On doit à Ptolémée les principes de la construction des cartes de géographie. Depuis les progrès de l'astronomie, la géographie se perfectionne; et on détermine mieux les longitudes depuis qu'on

peut observer les éclipses des satellites de Jupiter. Mais on n'avait pas encore de moyens pour prendre les longitudes sur mer. Le moment où la lune fait un triangle avec deux fixes, y serait propre si on connaissait parfaitement la théorie de cette planète. Picard et Snellius mesurent un degré du méridien par une suite de triangles. Leurs résultats diffèrent peu l'un de l'autre. Richer observe le retardement du pendule à l'équateur. Huyghens et Newton en concluent que la terre est aplatie aux pôles. Les découvertes faites jusqu'alors en astronomie, sont les élémens du système de Newton.

CHAP. IX. — *De la gravitation universelle découverte par Newton.* Page 526.

Un corps que nous jetons obliquement à l'horizon, décrit une courbe. La lune serait-elle donc un projectile? En ce cas elle doit tomber à chaque instant, suivant la loi de la chute des corps. Or il est démontré qu'elle gravite suivant cette loi. En serait-il de même de toutes les planètes? Supposition dans laquelle Mercure décrirait une orbite circulaire autour du soleil. Supposition dans laquelle il décrirait une ellipse. Dans la supposition que la gravité diminue dans la même raison que le carré des distances augmente, Newton fait voir comment une planète va continuellement d'une apside à l'autre. C'est ce qui n'aurait pas lieu si la gravité diminuait dans la même raison que le cube des distances augmente. La gravité agit-elle donc en raison inverse du carré des distances, ou en moindre raison? Un corps mù dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point, s'il décrit des aires égales en temps égaux. Donc chaque planète dans son cours est toujours dirigée vers un même centre. Mais la puissance qui retient les planètes dans leurs orbites, est-elle la gravité même? Elle sera la gravité si les espaces, que parcourt une planète en tombant au-dessous

de la tangente , sont comme les carrés des temps. Or c'est ainsi que cette puissance agit sur la lune , et elle la fait graviter en raison inverse du carré des distances. C'est donc la gravité qui retient la lune dans son orbite. Or les observations démontrent qu'il en est de Jupiter, par rapport à ses satellites, et de Saturne, par rapport aux siens, comme de la terre par rapport à la lune. Il en est de même du soleil par rapport aux planètes et aux comètes. La gravitation est un principe universel, par lequel les corps célestes s'attirent réciproquement en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. La seconde analogie de Képler suit du principe de Newton.

CHAP. X. — *Considérations sur le progrès des sciences et sur celui des lettres.*

Page 542.

Dès qu'on a su observer, on a été rapidement de découvertes en découvertes. Newton n'a été plus loin, que parce qu'il a mieux connu la liaison des vérités. La liaison des idées fait la folie, la raison et toutes les qualités de l'esprit. Ceux qui pensent comme par inspiration, obéissent à leur insu au principe de la plus grande liaison des idées. C'est ce principe qui a guidé les bons esprits, et les a rendus capables de perfectionner à la fois toutes les sciences et tous les arts. Les arts et les sciences commencent en Italie, parce que le goût s'y forme avec la langue; tandis qu'en France, où la langue était grossière, parce qu'on y manquait de goût, il n'y avait encore ni arts ni sciences. Aussi François I^{er} ne peut pas être le restaurateur des lettres. Mauvais goût des Français dans le seizième siècle. C'est ce qui nuisait au progrès des lettres. Car les guerres et les disputes de religion n'empêchaient pas de les cultiver. Dans le dix-septième siècle où le goût commence en France, les arts et les sciences y sont cultivés

avec succès. Mais le goût, en dégénéralant en manie, produisit le purisme; et les grammairiens, qui se firent les législateurs du langage, donnèrent des entraves au génie. L'analogie est l'unique règle pour juger si un tour est français. L'érudition tendait à perpétuer le mauvais goût. On demanda si la préférence est due aux modernes; et ce fut une grande dispute. Les érudits cherchèrent dans les hypothèses ce que les monumens ne leur apprenaient pas, et la critique se formait lentement. Ordre des progrès de l'esprit en différens genres.

CHAP. XI. — *Des progrès de la politique.*

Page 552.

Il importe à un prince de se faire une idée complète de la politique. Double objet de la politique. Objet de la politique par rapport aux nations étrangères. Son objet par rapport aux peuples à gouverner. Elle doit embrasser toutes les parties de l'économie publique. Les hommes d'état ne réussiront jamais mieux qu'en laissant faire. Les anciens philosophes ne se sont pas appliqués à toutes les parties de l'économie politique. Les nations de l'Asie n'ont jamais pu avoir d'idée de la vraie philosophie. De tous les peuples anciens, les Grecs sont ceux qui ont eu les idées plus saines sur le droit naturel. Cependant, au temps de Solon, la morale était à sa naissance. Les Grecs ont connu le droit des gens, mais non pas dans toute son étendue. Ils ont mieux connu l'art de négocier. Ils n'ont pas eu des principes sur toutes les parties de l'économie publique. Les Romains n'ont connu ni le droit naturel, ni le droit des gens, et fort peu l'art de négocier. Ce sont les peuples mêmes qui leur ont appris comment ils devaient se conduire pour les subjuguier les uns par les autres. Ils n'ont eu que des usages pour conduire les différentes parties de l'économie publique. Les barbares, qui ont envahi l'empire d'Occident, ignoraient absolument tout ce qui peut contribuer au bonheur

des sociétés civiles. Ils se portèrent aux derniers excès, et ils parurent s'y autoriser par la religion même. Depuis deux siècles, ils faisaient des ligues sans objet et s'armaient sans dessein. Il était temps de leur apprendre ce que les nations se doivent les unes aux autres. C'est ce que Grotius se propose dans son *Droit de la guerre et de la paix*. Cet ouvrage devait avoir, et eut un grand succès en Allemagne. Pourquoi Grotius donna à cet ouvrage le titre de *Droit de la guerre et de la paix*. Cet ouvrage est digne d'éloge et de critique. Hobbes, plus méthodique, se fit sur la même matière des principes d'après son éducation et d'après les circonstances où il vivait. Élevé dans la religion anglicane, et persuadé que la démocratie était la cause de tous les troubles, il donne au monarque une autorité arbitraire et sans bornes. Pour établir ce despotisme, il imagine un état de nature, et il met le droit dans la force seule. Cependant pouvait-il persuader aux peuples de se soumettre, lorsqu'il leur présentait le souverain comme un despote de droit? Pufendorff a mieux réussi que Grotius et que Hobbes, quoique son ouvrage soit encore bien imparfait. Depuis on a beaucoup écrit sur les mêmes objets, et on a traité toutes les parties de l'économie publique.

CHAP. XII. — *Des progrès de l'art de raisonner.* Page 568.

Ce que c'est que la métaphysique des péripatéticiens. C'est à l'analyse à nous conduire de découverte en découverte. Elle est la vraie méthode de toutes les sciences. On pourrait la nommer métaphysique. Elle suppose que nous connaissons l'origine et la génération de toutes nos idées : science nouvelle qui n'a point de nom. L'art de raisonner ne s'est perfectionné que dans le dix-septième et dans le dix-huitième siècle, plus promptement dans les mathématiques, plus lentement dans les autres sciences. Avant le renouvellement des

lettres on ne le connaissait pas. Ce n'est que vers la fin du seizième siècle qu'on a pu en donner des règles. C'est ce que Bacon entreprend dans son ouvrage du *Rétablissement des sciences*. Reproches qu'on lui fait, et qu'on peut lui faire. Réflexions de ce philosophe sur la méthode. Excès où tombent ceux qui veulent s'instruire. Les observations et les expériences doivent être nos seuls guides dans la recherche de la vérité. Mais les philosophes ont mieux aimé penser comme par inspiration. Ils ressemblent à des hommes qui tenteraient de dresser un obélisque sans le secours d'aucune machine. Il faut d'autres machines que les règles des syllogismes pour aider l'esprit. Il faut d'abord écarter les préjugés : 1^{re} espèce de préjugés, *idola tribus* ; 2^e espèce, *idola specus* ; 3^e espèce, *idola fori* ; 4^e espèce, *idola theatri*. Pour détruire tous ces préjugés, il faut commencer par douter et regarder notre entendement comme une table rase. Comment nous déterminerons les idées que nous graverons sur cette table. Bacon a ouvert la route à ceux qui se sont appliqués à l'histoire naturelle. Le préjugé des idées innées n'a pas permis à Descartes de raisonner dans toutes les sciences aussi bien qu'en géométrie. Insuffisance de la principale règle qu'il s'est faite. Locke a entrepris de regraver l'entendement humain. Objet de son ouvrage. Combien je dois à ce philosophe. Éloge et critique de son ouvrage.

CHAP. XVII. — *De l'utilité des sciences.*

Page 585.

Quel est le caractère de la vraie science. Les sciences ténébreuses des barbares n'ont été que des fléaux. Les vraies sciences sont utiles parce qu'elles éclairent. Plus de lumières nous rendrait plus heureux. Toutes les vraies sciences tendent directement ou indirectement à l'avantage de la société. Il n'en est pas de même de tous les arts.

CHAPITRE DERNIER. — *Des obstacles qui s'opposent encore aux bonnes études.* Page 589.

Les études se ressentent encore des siècles d'ignorance où l'on en fit le plan. Les établissemens faits pour l'avancement des sciences, sont la critique des universités. Il restera toujours dans les écoles des défauts, dont on ne les corrigera pas. Pourquoi les académies ont contribué à l'avancement des sciences. Les professeurs de l'université sont forcés à se conformer au plan reçu. Les écoles confiées à des ordres religieux sont pires encore. Nos écoles sont peu propres à nous instruire. A peine ose-t-on y enseigner les mathématiques; et on néglige les sciences les plus nécessaires aux citoyens.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME DE L'HISTOIRE
MODERNE.